

— **A** lors, évidemment, j'ai dit : pas de problème.
 — Absolument pas ! m'exclamai-je au même instant.

— Hein ?

Mon frère but une grande gorgée du café outrageusement fort et cher que j'avais acheté pour ses visites, et il prit un autre biscuit dans la boîte.

— J'ai dit : absolument pas.

— Mais je le lui ai déjà dit.

— Eh bien, tu n'auras qu'à revenir sur tes propos.

Je jetai un coup d'œil par les baies vitrées ouvertes qui formaient un mur entier de ma cuisine-salle à manger et observai mon neveu et ma nièce qui jouaient dans le jardin.

— Euh... est-il supposé faire cela ?

Mon frère tourna la tête, leva les yeux au ciel, et se dirigea vers le seuil.

— Freddy ! Qu'est-ce que je t'ai dit à propos du fait de suspendre ta sœur tête en bas ? Sa dent sortira quand elle sera prête, et non parce que tu essaieras de la secouer.

Mon neveu et ma nièce nous regardèrent, de leurs positions respectives. Freddy laissa échapper un lourd soupir en reposant sa sœur sur le sol. Elle se releva, titubant une fois ou deux comme si elle sortait d'une soirée arrosée au pub, puis courut s'installer sur la balançoire.

—Où en étais-je ?

—À désinviter *ton* ami de *chez moi*.

—C'est aussi ton ami.

Je jetai un coup d'œil acéré à Felix.

—Enfin, au moins, tu le connais.

—Je connais beaucoup de personnes, mais cela ne signifie pas que je vais les inviter à rester chez moi pour une durée indéterminée !

—Il n'y a rien d'indéterminé.

—Très bien, alors, dis-je, la main sur la hanche, tandis que mon frère récupérait au fond de sa tasse un morceau de biscuit égaré, suite à un plongeon mal géré. Dans ce cas, combien de temps va-t-il rester ?

—Jusqu'à ce qu'il se remette en selle.

—Ce qui prendra combien de temps ?

—Je ne sais pas exactement.

—Dirais-tu qu'à l'heure actuelle, le temps qu'il faudra à ton ami pour lancer un business qu'il a abandonné il y a des années est indéterminé ?

—C'est possible.

—Ce qui signifie que son séjour ici sera d'une durée que l'on ne peut quantifier.

—Je suis sûr que cela ne prendra pas longtemps. Écoute, je ne veux pas t'offenser, Lily, mais tu es loin

d'être la plus divertissante des personnes, alors je suis certain qu'il voudra partir et s'installer dans sa propre maison dès que possible.

— Dans ce cas, c'est parfait.

— Vraiment ?

— Oui. Comme tu viens de le faire remarquer fort justement, ma petite personne est bien en dessous du niveau de divertissement auquel Jack Coulsdon-Hart est habitué, et, comme tu le dis, il voudra rapidement s'installer dans son propre logement. Donc, il est sûrement préférable de sauter l'étape « il peut rester ici » et de passer directement à la partie où il achète ou loue son propre logement. Ça te va ? Très bien. Je suis contente que tout soit réglé. Tu as fini avec ça ?

J'attrapai sa tasse vide et la rangeai dans le lave-vaisselle avant de balayer d'un revers de la main les miettes de biscuits sur le plan de travail.

Felix consulta sa montre puis cria aux enfants de quitter le jardin, car il était temps de rentrer chez eux.

— Ils peuvent rester s'ils le souhaitent.

— Eux, ils ont le droit, mais pas le pauvre Jack qui n'a nulle part où aller ? Ce n'est pas très charitable de ta part.

J'esquissai une grimace.

— Ce n'est pas la même chose, et tu le sais. La famille, c'est différent. De plus, il est loin d'être pauvre.

— Tu sais qu'il ne touche jamais à l'argent de sa famille. D'autre part, à mes yeux, Jack est comme un membre de ma famille. Pour commencer, c'est le parrain de mes enfants.

— Je le sais, mais il n'est pas de *ma* famille.

—Les enfants. À la maison. Maintenant ! cria-t-il de nouveau, étant donné que les enfants n'avaient pas répondu à sa première injonction.

—Heureusement que mes voisins les plus proches sont des moutons.

Felix se mit à bêler, et obtint quelques réponses en retour.

—Non, mais tu vois ça ? Je réussis mieux à communiquer avec les moutons qu'avec ma propre progéniture.

—Tu ne sais pas ce que le mouton a répondu. Il a très bien pu te dire « va te faire voir ».

—C'est possible. Écoute, si tu trouves mon... Ah, vous voilà ! Je croyais que vous aviez disparu pour de bon dans la jungle ! dit mon frère en passant une main dans les cheveux de Freddy et en récupérant une brindille dans ceux de sa fille.

—Ce n'est pas si mal, dehors ! répliquai-je, me sentant un peu obligée de défendre mon jardin.

—Si tu le dis.

—C'est naturel, protestai-je. Je... réensauvage. C'est à la mode, tu sais.

Felix respira l'air.

—Je suppose qu'ils doivent être en train d'épandre de la boue dans l'une des fermes des environs.

Il fronça légèrement un sourcil, et son regard glissa du jardin vers moi.

Freddy renifla à plusieurs reprises, chaque fois plus fort que la précédente.

—Moi, je ne sens rien.

—Peut-être que le vent a tourné, mon pote. Allez, venez, rentrons à la maison. Vous allez prendre un bon bain. Vu votre état, on dirait que vous allez passer une audition pour Sa Majesté des Mouches.

—Qu'est-ce que c'est ?

—Un livre que tu es trop jeune pour lire pour l'instant, déclarai-je en faisant enfiler à mon neveu son manteau dont il s'était débarrassé pour aller courir dans le jardin.

—Ne dis pas ça ! souffla mon frère. Maintenant, il va vouloir absolument le lire.

—Est-ce qu'il y a des fées, dedans ? demanda Ruby.

—Non, ma chérie. Aucune fée.

—Parfait ! s'exclama Freddy.

—Ce n'est pas un livre pour ton âge, mon chéri.

—Mais je suis doué pour la lecture. Ma maîtresse l'a dit, n'est-ce pas, papa ?

—Oui, mais tante Lily a raison. Ce n'est pas un livre pour les enfants. Quand tu seras plus grand, tu pourras le lire, et décider si tu l'aimes ou pas.

Freddy fit la moue.

Je m'accroupis pour remonter la fermeture éclair de son manteau.

—Si tu cesses de faire cette moue, la prochaine fois que tu viendras, on pourra regarder sur le site Internet de la librairie du coin et voir s'il y a de nouveaux livres qui pourraient te plaire, au lieu de celui-ci. Qu'est-ce que tu en penses ?

Freddy reprit une mine normale.

—Allez, va mettre tes chaussures, s'il te plaît. J'arrive dans une minute.

Les enfants, ayant abandonné les bottes de pluie que je gardais pour eux afin qu'ils puissent aller jouer dans le jardin, se précipitèrent dans le couloir.

—Sinon, tu peux aussi les emmener directement à la librairie, suggéra Felix.

—S'il te plaît, pourrions-nous éviter d'avoir cette conversation aujourd'hui ?

—Tu n'es jamais prête à l'avoir.

—Exactement. C'est peut-être un indice que je ne veux pas en parler.

—Tu ne peux pas te cacher ici pour toujours, tu sais.

—Je sais. Et pour ta gouverne, je sors.

—À peine. Et seulement quand tu n'as plus de lait.

—Eh bien, cela compte quand même.

—Non, Lily. Cela ne compte pas. Malheureusement, je n'ai pas le temps d'en parler pour l'instant. Je dois ramener ces deux-là à la maison avant que Poppy pense que nous nous sommes enfuis.

—Dis-lui bonjour de ma part.

—OK, mais tu pourras le lui dire toi-même samedi. N'oublie pas que c'est le soir des plats à emporter. Les parents de Poppy gardent les enfants ce week-end.

—Pourquoi vous n'en profitez pas pour sortir ensemble tous les deux ? Histoire de vous faire une petite virée nocturne, de faire la fête ?

—C'est ce qu'on a prévu pour vendredi soir, et depuis que nous avons des enfants, notre endurance pour les soirées à l'extérieur est très limitée. Nous écrouler à la maison avec un plat à emporter sera notre limite, d'ici là.

—OK. Tant que ça vous va.

—Oui. Une préférence pour la nourriture ?

—Non. Commandez ce que vous voulez, mais c'est moi qui régale.

—Pas cette fois. Tu trouves toujours un moyen de payer en douce. Cette fois, c'est moi qui règle.

—Très bien. D'accord. Dans ce cas, je voudrais un homard thermidor, et du caviar en entrée.

Je m'interrompis.

—Il faudra que je pense au pudding.

—Très drôle. Tu sais que je sais que tu ne supportes pas le caviar, n'est-ce pas ? Je n'ai pas non plus oublié que la dernière fois que tu as mangé du homard, il a fait un aller-retour très rapide dans ton estomac.

—Et toi, tu sais que tu peux parfois être terriblement ennuyeux, n'est-ce pas ?

—Je suis ton frère. C'est dans le contrat.

—Rentre chez toi avant que ta femme n'ait le temps de se rendre compte qu'elle a été dupée et qu'il existe de bien meilleures options que toi.

Felix me sourit et m'embrassa sur la joue.

—À plus tard.

—Au revoir, tante Lily ! s'exclamèrent les enfants en chœur tandis que Felix se dirigeait vers la porte d'entrée.

—Euh, excusez-moi, je crois que certaines personnes ont oublié quelque chose.

À ces mots, les deux enfants se précipitèrent vers moi, et se jetèrent à mon cou en criant :

—Je t'aime, Tatie !

Je me penchai vers eux et couvris leurs têtes d'une multitude de petits baisers.

—Je vous aime aussi. À bientôt.

J'attendis à la porte jusqu'à ce que la voiture de mon frère disparaisse de l'allée, puis je refermai la porte d'entrée en essayant de ne pas penser au silence qui, soudain, m'entourait de nouveau.

Je savais que quitter la ville avait été la bonne décision après tout ce qui s'était passé, et j'aimais toujours cet endroit. Je l'avais aimé dès que je l'avais vu. De l'extérieur, la maison avait un air merveilleusement et authentiquement géorgien. Elle avait été construite par un architecte qui adorait ce style et qui en avait fait son cheval de bataille pour un client qui lui avait donné carte blanche. Sauf qu'en fin de compte, le client avait décidé que ce n'était pas du tout ce qu'il désirait, mais qu'en fait il voulait non seulement la technologie la plus récente à l'intérieur, mais aussi un extérieur à l'allure moderne. La maison, qui n'avait donc jamais été habitée, avait été mise en vente le jour où j'avais décidé de quitter la ville. Contrairement au client initial, j'adorais l'idée que tous les équipements modernes et la technologie économe en énergie puissent être intégrés dans une maison d'époque aussi authentique. Je n'avais même pas prêté attention au reste. Dès l'instant où j'étais entrée ici, je m'y étais sentie à l'aise. J'avais ressenti un sentiment de paix et de sécurité, et le vaste terrain me procurait l'intimité dont j'avais besoin.

Je savais que Felix et Poppy avaient leurs réserves, mais d'un autre côté, c'était beaucoup plus proche d'eux et des enfants, et, sans vergogne, j'avais utilisé

cette excuse pour les convaincre. Non qu'ils m'auraient dissuadée de l'acheter. De toute façon, au moment où je leur avais annoncé la nouvelle, j'avais déjà versé l'acompte, mais cette proximité avait aidé à apaiser leur anxiété à l'idée que j'allais me retrouver seule dans une grande maison qui nécessiterait beaucoup d'entretien. J'avais promis de faire appel à une femme de ménage et à un jardinier pour m'aider, et ils semblaient satisfaits.

Bien entendu, les choses ne se passèrent pas ainsi. J'avais décidé que ce serait peut-être le bon moment pour me remettre au jardinage. Toutes sortes d'études ont été réalisées pour démontrer les avantages physiques et mentaux d'un tel passe-temps, alors je voulus essayer. Je n'avais littéralement aucune idée de ce que je faisais. Devais-je couper cela ? Est-ce que cette plante était censée ressembler à cela, ou bien était-elle morte ? Lorsque Poppy m'expliqua que je venais juste d'arracher une plante qui m'avait quasiment coûté un millier de livres, et qu'elle n'était pas morte, mais simplement entrée en dormance pour l'hiver, j'abandonnai. Voilà pourquoi les jardins autrefois magnifiquement aménagés ressemblaient désormais davantage au projet de remise à l'état sauvage auquel j'avais tenté de faire adhérer mon frère – sans succès. C'était un vrai bazar. Il faudrait que je me reprenne à deux fois. Je révisai quelques épisodes du *Monde des jardiniers*, et fis de mon mieux pour imiter l'animateur en m'aventurant sur place avec mon sécateur. Je contemplai de nouveau la nature sauvage – une machette serait peut-être plus appropriée – mais par où commencer ?

Je regagnai la cuisine lumineuse et aérée qui donnait sur le jardin et les champs au-delà. L'un d'eux était un enclos qui faisait partie de la propriété, mais qui abritait deux chevaux appartenant à une personne du village. Heureusement, Felix était là lorsque la femme était venue me demander s'il était possible d'utiliser le paddock comme écurie. J'avais souhaité que mon frère s'occupe de tout, sauf de fixer le prix, dont j'avais stipulé que c'était un montant minimum. Au cours de la conversation, à laquelle je m'étais soustraite en me réfugiant dans mon bureau sous prétexte que j'avais un délai à respecter (j'avais toujours un délai à respecter, donc ce jour-là ne faisait pas exception, mais c'était une raison suffisante pour m'exclure de la discussion), j'avais entendu la dame dire qu'elle se servait des chevaux pour un travail thérapeutique avec des enfants handicapés. Je n'avais pas besoin d'argent et le paddock était vide de toute façon, il était donc logique de le louer à quelqu'un qui pourrait en faire bon usage. Le fait que cette personne apporte de l'aide et de la joie à des enfants et à leurs familles pour qui la vie était un combat permanent faisait de cette décision une évidence.

J'avais voulu le louer gratuitement, mais lorsque j'en avais parlé à mon conseiller juridique, il s'était lancé dans un long discours sur... à vrai dire, je ne suis pas certaine de ce qu'il a dit. Après les premières phrases de jargon juridique, mon cerveau s'était éteint, ne se rallumant que lorsque j'avais compris qu'il s'était tu. Je lui avais alors demandé quel était le montant minimum que je pouvais facturer tout en respectant ses condi-

tions. Une fois qu'il m'en eut indiqué un – à contre-cœur –, je le sollicitai pour rédiger un contrat en ce sens. Dans l'idéal, j'aurais tout fait sans que personne d'autre ne soit impliqué, mais comme Felix me l'avait fait remarquer, ce terrain faisait partie de mon domaine et il était logique que les conditions d'occupation soient clairement définies afin d'éviter tout problème à l'avenir. Il avait raison. La dernière chose que je voulais, c'était la confrontation et le désordre. Mon frère m'avait aussi fait remarquer que la rédaction du contrat m'avait coûté plus cher que le loyer annuel que je demandais, mais quand je lui avais rappelé les enfants handicapés, il avait haussé les épaules, répondu « pas de problème » et il avait laissé tomber.

Dans mon élan d'inspiration pour le jardinage quelques années plus tôt, Poppy et moi avions transformé l'autre champ en prairie de fleurs sauvages. Nous nous y étions attelés ensemble, débroussillant l'herbe, puis plantant des graines. Les premiers résultats, bien qu'un peu clairsemés, étaient encourageants, et aujourd'hui, trois ans plus tard, la prairie était belle. En été, elle se transformait en un véritable maelstrom de couleurs vives, bourdonnant d'une population prospère d'insectes et de divers pollinisateurs. Les enfants l'adoraient et quand je m'y promenais, ou même quand je me contentais de m'adosser simplement contre le portail qui la séparait du jardin, ainsi entourée par la nature, je trouvais là une véritable source de calme, et j'étais alors capable de ne plus penser à rien. J'avais continué à vivre dans notre appartement londonien pendant plus d'un an après

l'accident qui avait coûté la vie à mon mari, mais au lieu de devenir plus facile, chaque jour semblait apporter un nouveau souvenir du temps de notre vie ensemble, rouvrant constamment une blessure qui avait déjà du mal à cicatriser. Mon frère et sa femme avaient été de véritables rocs, me rendant souvent visite et restant avec moi, même lorsque je ne voulais personne à mes côtés. Ils refusaient de me laisser seule trop longtemps, ce qui était probablement aussi bien. Ce que je pensais vouloir et ce dont j'avais réellement besoin étaient, je m'en rends compte maintenant, deux choses très différentes.

Au début, mes amis me téléphonaient et m'envoyaient des cartes, mais lorsqu'ils me rendaient visite, ou lorsque je me forçais à accepter leurs invitations, je sentais leur mal-être aussi fort que le mien. Ils marchaient sur des œufs, s'assurant de ne pas évoquer des sujets dont ils craignaient qu'ils me perturbent. Ils ignoraient comment se comporter avec moi, alors que tout ce dont j'avais besoin était un peu de normalité, quelle qu'elle soit. Ils voulaient bien faire, mais aucun d'entre nous n'appréciait ses soirées, et je crois qu'ils ont été soulagés lorsque j'ai commencé à décliner leurs invitations, et moi je l'ai véritablement été lorsqu'ils ont cessé de me proposer de me joindre à eux.

Je restai assise à contempler le jardin. Les premiers signes du début du printemps se manifestaient timidement, les crocus pointant à travers l'herbe, remplaçant les perce-neige qui avaient éclaté plus tôt dans l'année. Un jardin et la nature en général ont quelque chose de fiable. C'était l'une des nombreuses choses

qui m'avaient attirée dans cet endroit, même si j'avais conscience de ne pas avoir su m'occuper correctement de ces magnifiques espaces. Quoi qu'il arrive dans la vie, les feuilles des arbres grandissaient, les jonquilles dansaient en larges plates-bandes, les perce-neige sortaient leurs petites têtes du sol pour signaler le début de tout. Même lorsque votre vie avait été brisée, le cycle de la nature continuait, et à une époque où j'avais du mal à trouver du réconfort dans quoi que ce soit, c'est là que j'en trouvais.